

Ciné-Bulles

Le cinéma d'auteur avant tout

Nationale 7 de Jean-Pierre Sinapi

Jean Beaulieu

Volume 19, numéro 3, printemps-été 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/33702ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Beaulieu, J. (2001). *Nationale 7 de Jean-Pierre Sinapi*. *Ciné-Bulles*, 19, (3), 57-57.

Nationale 7

de Jean-Pierre Sinapi

par Jean Beaulieu

A priori, il est toujours assez casse-gueule de faire jouer des rôles de personnes physiquement ou intellectuellement handicapées par de vrais acteurs. Rappelons de triste mémoire le syndrome De Niro d'**Awakenings** (une performance de 10 à crédibilité 0). Le dilemme est le suivant: soit on engage de vrais handicapés, pas toujours faciles à diriger, et on leur demande de «jouer leur vie» (le plus bel exemple étant peut-être celui de Heather Rose dans le troublant **Dance Me to My Song** de l'Australien Rolf de Heer), soit on recrute des comédiens professionnels pas trop connus, mais de grand talent, et on espère obtenir le plus d'authenticité possible en filmant dans de vrais lieux, en intégrant quelques non-professionnels et en tournant de façon «amateur» ou «docu». C'est cette seconde voie qu'a empruntée Jean-Pierre Sinapi, petite caméra numérique en main.

Nationale 7 a été inspiré, d'une part, par les récits de la sœur du réalisateur, Julie, éducatrice spécialisée dans un foyer d'hébergement pour personnes ayant un handicap moteur et observatrice privilégiée des histoires vécues par quelques-uns des résidents du centre, et, d'autre part, par la vie d'un vieil ami et collaborateur de Sinapi, le René du film (à qui il est d'ailleurs dédié), myopathe antipathique et agressif parce que malheureux — malheureux, entre autres, parce qu'il aimerait faire l'amour à une femme avant d'être totalement invalide et de mourir. Or, ce désir soulève toutes sortes de problèmes, pas tant moraux que légaux et administratifs. René réclame une prostituée pour assouvir ses besoins physiques d'homme adulte. Qui va la payer? Où la chose va-t-elle se passer? Quelle professionnelle acceptera? Qui donnera l'autorisation légale? Quel médecin cautionnera une telle demande au risque de se voir accuser de proxénétisme? Les autres résidents réclameront-ils le même

service? Bien qu'abordé sous l'angle de la comédie, ce film brasse vigoureusement les idées reçues.

Par contre, si le côté drolatique atteint la cible en plusieurs occasions (par exemple, la scène où l'on tergiverse pour déterminer qui va poser le condom à René), il arrive aussi qu'il enlève parfois un peu de force au film. Certaines scènes, dont celle de l'action solidaire des pensionnaires en faveur de Rabah, le musulman qui, voulant se convertir au catholicisme, choisit Florèle (Nadine Marcovici), la putain récalcitrante au grand cœur, comme marraine à l'occasion de son baptême, parce qu'elle est comme lui une «fan de Johnny», sombrent dans une espèce de bonhomie mièvre, sinon dans le cliché «keseyien».

Finalement, ce sont surtout les comédiens, tous parfaits, qui réussissent à nous faire adhérer au projet. Olivier Gourmet (certains auront reconnu le père de **la Promesse** ou le propriétaire de la roulotte à gaufres de **Rosetta**, tous deux des frères Dardenne) fait de l'abjection un grand art dans le rôle de René. Nadia Kaci (la travailleuse sociale de **Ça commence aujourd'hui** de Bertrand Tavernier), qui donne au personnage de Julie sa belle détermination, dit justement — un clin d'œil? — qu'elle n'est pas travailleuse sociale. Ajoutons qu'un personnage secondaire, celui de la muette Cécile, est incarné par une véritable handicapée, qui joue néanmoins un rôle de composition puisqu'elle peut parler dans la réalité.

Sans trop oser rompre l'équilibre entre pudeur et indécatesse, Sinapi fait alterner bons et mauvais sentiments avec des moments de réelle émotion et des scènes à caractère plus sentimental, dans le but avoué de dorer la pilule pour le spectateur, son sujet pouvant paraître trop dur ou trop scabreux sans ces passages plus légers. Chose certaine, avec une distanciation très subtilement amenée, la toute dernière scène remet le tout en perspective, nous ramène sans que nous nous y attendions à la case «réel» et nous réconcilie avec la démarche. Peut-être aussi que nous aurions tort de boudier notre plaisir: au lieu de regretter le brûlot qu'il n'est pas, savourons simplement l'hymne à la vie que dispense ce «bon» film. ■

Nationale 7

35 mm / coul. / 90 min /
2000 / fict. / France

Réal.: Jean-Pierre Sinapi
Scén.: Anne-Marie Catois
et Jean-Pierre Sinapi
Image: Jean-Paul Meurisse
Son: Jean-Michel Chauvet
Mont.: Catherine Schwartz
Prod.: Jacques Fansten
Dist.: Remstar
Int.: Nadia Kaci, Olivier
Gourmet, Lionel Abelanski,
Chantal Neuwirth, Gérald
Thomassin, Said
Taghmaoui